360°

MAGAZINE
Les femmes qui n'aimaient pas les féministes • Séries... 36
À Singapour, dans l'atelier des dieux • Artisanat... 38

STEPHAN VANFLETEREN

Le photographe

CÉDRIC GERBEHAYE
Né en 1977, et journaliste de formation, Cédric Gerbehaye utilise la photographie comme méthode de reportage. En Israël et en Palestine lors de la deuxième Intifada (2000-2004), en République démocratique du Congo (où il séjourne entre 2007 et 2010, ce qui donne lieu à l'essai photographique *Congo in Limbo*), en Turquie et en Irak, ou dans son pays natal, la Belgique, il s'intéresse de près aux thématiques politiques.

POUR TOUT L'OR DU MONDE

Dans les hauteurs de la montagne péruvienne, des hommes bravent la misère et les conditions suffocantes pour arracher à la terre le métal précieux. Une vie de forçat, que le photographe belge Cédric Gerbehaye a choisi de mettre en lumière.

PORTFOLIO

Cet homme va commencer une journée de travail s'étalant sur six heures. Certains font des rotations doubles de douze heures. Il passe par la voie dite "Compuerta 1" reliant la ville et les entrées des mines.

PHOTOS CÉDRIC GERBEHAYE / MAPS

La superstition veut que les femmes fassent disparaître l'or si elles entrent dans la mine. Alors les *pallaqueras* fouillent à la main les rejets et débris, à la recherche de fragments du métal précieux.

COURRIER INTERNATIONAL : **Pourquoi avoir choisi ce sujet, à cet endroit précis du Pérou ?**
CÉDRIC GERBEHAYE : C'est un projet que je mène depuis quelques années sur l'extraction de ressources naturelles en Amérique du Sud. J'ai commencé en Bolivie, avec les mines d'argent de Potosí, situées elles aussi à très haute altitude. Je me suis également intéressé à l'extraction du fer, qui s'accompagne de coupe de bois, et qui est en train de démembrer la forêt amazonienne. L'idée, c'est d'apporter chaque fois un éclairage différent à divers endroits du continent. Ce sont toujours des personnes dans une grande précarité qui travaillent dans ces exploitations. Quant à cet endroit particulier du Pérou, on estime qu'il est à l'origine de 5 % de la production d'or du pays.

Quelles sont les conditions de vie à La Rinconada ?
C'est véritablement de la survie. Tout est conditionné par l'altitude : 5300 mètres (alors que les scientifiques pensaient impossible une vie humaine permanente au-delà de 5000 mètres). Les habitants se sont adaptés au manque d'oxygène [dont le taux est à seulement 50 % de celui du niveau de la mer]. Cette adaptation est aussi physiologique, ils présentent davantage de globules rouges dans le sang, par exemple. Malgré cela, tout est très pénible, très ralenti. Les conditions de vie sont extrêmement dures. Il y a là 50000 personnes qui vivent sans infrastructures : pas de ramassage des déchets, pas d'eau courante, et une pollution au mercure – lequel sert à purifier l'or – qui contamine le glacier qui sert de source d'eau. Ce qui m'a le plus surpris, c'est la banalité de la criminalité. Le lendemain de mon arrivée, alors que je monte vers les mines, j'apprends que sept mineurs ont été abattus et dépouillés de leur or. Et c'est quotidien. En fin de journée, on me disait de rentrer tout de suite. Il y a très peu de policiers, et seulement quelques agents de sécurité privée.

Comment s'organise l'activité minière ?
L'or est une valeur refuge pour les entreprises, les individus et même les États. Ici, on est au bout de la chaîne, avec des personnes qui abandonnent tout, parfois pour des questions de survie, et vont tenter

Dans le fond, le mont Ananea surplombe la rue principale de La Rinconada, où se trouvent les habitations humaines les plus hautes du monde.

leur chance quand le cours de l'or augmente. Toutes les activités de La Rinconada sont tournées vers le minerai; les femmes sont interdites dans la mine (cela porte soi-disant malheur), mais elles tentent de récupérer tout ce qu'elles peuvent à l'entrée, en tapant la roche au marteau.

L'exploitation, par ailleurs, est intégralement informelle, sans autorisation ni taxes. Les ouvriers opèrent selon un cycle très spécial : pendant trente jours, ils travaillent gratuitement pour les propriétaires de chaque mine, et le 31e jour ils peuvent garder tout ce qu'ils trouvent. Les tensions sont flagrantes ces jours-là.

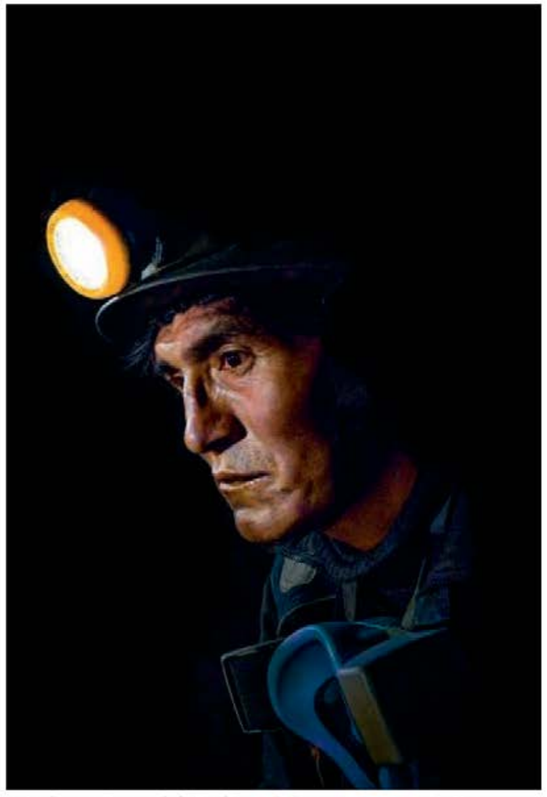
Les mines sont organisées en galeries, dont la taille va en se réduisant, et s'étendent sur plusieurs kilomètres (avec les risques d'éboulement que cela comporte). Les dernières centaines de mètres se parcourent le dos courbé, on débouche ensuite sur un espace de quelques mètres carrés où deux hommes perforent la roche avec une immense machine. Là, il n'y a vraiment plus d'air.

—***Propos recueillis par* Courrier International**

↑ Bartola Apaza, 64 ans, veuve de Mario Colque, propriétaire de la mine Corecarahua. On boit beaucoup dans la ville, et du mauvais alcool.

↑ Un oiseau survole une montagne de déchets. La ville n'a pas de service de collecte, ce qui pose de graves problèmes de salubrité.

↑ José Padilla, 45 ans, profite d'une pause pour mâcher quelques feuilles de coca. Un coupe-faim et un remède traditionnel contre le mal de l'altitude.



↑ Après une vie passée à l'intérieur de la montagne, Antonio Yana Yana, 49 ans, chef de la sécurité de la mine San Antonio pour la firme Ananea, subit une grave déficience pulmonaire.

↑ Accompagné d'un ami (à droite), David, 32 ans, attend de savoir quelle somme il va recevoir pour le *refugiado oro* (le minerai non traité au mercure) qu'il a apporté dans la petite boutique Oro England.

↑ Un tunnel creusé dans la glace sert d'entrée à la mine Johny Maita, dans la zone Ritipata. La sécurité n'y est pas assurée, la ventilation non plus.